

Sdf

(Secrets de famille)

Allons enfants...

Voici l'histoire de ma famille, les Broquet, sacrée famille d'artistes rebelles-guerriers. Croqueurs d'instant de vie et d'instant de mort aussi !

Depuis toujours, je me sens soulevée par une force qui m'accompagne et que j'ai appelée très tôt « Fo » ! Je suis sûre qu'elle vient de mes aïeux, eux-mêmes si puissants à résister à tant de guerres et de misères. Ainsi, elle m'a aidé à grandir en paix, à surfer sur les vagues de drames. Une force invisible si puissante qu'elle me permettait d'oublier la douleur et parfois la peine.

Petite, je la matérialisais par ma poupée *Fofo*, à qui je parlais beaucoup trop. Sensible à souhait, j'étais à fleur de peau, un rien m'inondait d'émotions... Je décidai quelques années plus tard de devenir une fleur de la passion ! Quelle chance j'avais de pouvoir m'immiscer dans ce beau et profond monde de la nature, de parler aux arbres qui me répondaient et me racontaient de belles histoires sur les humains qu'ils observent de tout là haut.

Nous sommes en juin 2019, je suis à Beyrouth en train de croquer la dernière des quarante ambassades de France dessinées dans le cadre de mon *Carnet des ambassades*, qui sera édité aux éditions La Martinière en 2020. J'y tombe nez à nez avec une peinture de mon arrière-grand-père Léon Espérance Broquet, accrochée là depuis vingt ans. Tout juste la durée de ce long projet artistique, réalisé en collaboration avec le Quai d'Orsay !

Il s'agit d'un paysage enneigé de Notre Dame de Paris avec sa flèche, daté de 1919, flèche que je vis hélas un siècle plus tard disparaître en flammes...

Cette rencontre magique me mettra sur les traces de mes anciens. Je les suivrai à travers deux guerres, la grande, celle des pères, et la suivante, celle de leurs fils, dans laquelle certains s'engagèrent et d'autres pas.

Léon Broquet fut « peintre aux armées » durant la Grande guerre, où il s'engage à l'aube de ses 45 ans malgré ses trois enfants et la perte de son

épouse Louise Eugénie Chevallier, mécanicienne. Né à Paris 5^{ème} en 1869, Léon étudie l'art et la peinture auprès de Claude Monet, son maître. Il résidera pendant plus de vingt ans au 242 bd Raspail, dans l'un des ateliers de la « Cité Nicolas Poussin », où s'installera également quelques années Pablo Picasso.

J'ai grandi dans les années 1970, avec dans le salon une tapisserie psychédélique composée de femmes nues en aluminium, où était accrochée une gravure de guerre de poilus qui ne choquait personne. Cette gravure m'impressionnait beaucoup, je ne connaissais rien de ce monde guerrier qui était représenté si fortement. Je pris vite l'habitude de feuilleter le recueil de photocopies rassemblant les œuvres croquées sur le vif par mon arrière-grand-père sur les champs de bataille de la Marne entre 1914 et 1918. C'est ainsi que j'appris à dessiner, en recopiant ces scènes lugubres auxquelles j'ajoutais parfois une petite touche colorée et fantaisiste dans l'esprit d'Henri Matisse, que ma grand-mère maternelle Marcelle, infirmière, soignait à Nice dans le bel hôtel Regina. Plus tard, j'appris que Léon et Henri étaient amis ! Que la montagne est belle et que le monde est petit...

J'ai adoré mon grand-père Jacques, le fils communiste de Léon, qui en 1939 s'engagea comme son père l'avait fait, en bon Combattant Volontaire de la Résistance. Il aimait nous raconter cet inoubliable passé malsain, les tortures subies aux mains de « l'ennemi ». Je me plaçais tout près de lui pour mieux observer ses plaies, les cicatrices laissées par les brûlures de cigarettes sur sa peau, ses dents brisées et ses doigts écrasés par des pierres maniées par les nazis. Je sentais bien combien il importait pour lui de nous faire partager cela, et le regard du vieil homme qu'il était restait vif, contrastant avec sa voix éteinte de fumeur de gauloises.

Déjà toute petite, je ne comprenais rien à tout ça. Pourquoi ces atrocités ? Ma mère était assez violente dans son genre et c'était un peu mon quotidien, elle avait la main leste et j'avais pris l'habitude de m'en recevoir une par ci par là... Comment tenir tête à quelqu'un qui fait plusieurs têtes de plus que soi ? Elle m'envoya très tôt faire les courses, surtout des bouteilles de bière et autres alcools, me faisait repasser le linge, cela l'enjouait de me voir agir en petite femme ! Elle m'apprit aussi les points de base pour la couture, ce qui me permit de fabriquer ma poupée de chiffon *Fofo*, mon fidèle compagnon. Elle aimait rester dans son lit, abreuvée d'un mélange maison de Mogadon et de whisky... Heureusement je pouvais me réfugier dans ma bulle, en compagnie de Casimir et de Candy. Et quand je le pouvais j'allais à la rivière, accueillie par ces arbres sur lesquels j'allais grimper pour être plus près du ciel, où je

discutais avec mon âme, racontant mes premiers amours, mes premières peines... Quelle veine de pouvoir m'envoler avec Maya la petite abeille !

Mon grand-père Jacques eut 8 enfants, quatre garçons et quatre filles, moitié blonds aux yeux bleus, moitié bruns aux yeux noisette. Mon père fut le dernier-né. Le frère de Jacques, Pierre, était un « business man ». Il eut un garçon et trois filles, qui grandirent « le cul dans le beurre ». Pierre le riche fit travailler son frère et ses neveux dans son entreprise de peinture en bâtiment, dont mon père Jean-Claude qui dut abandonner très tôt l'école dans la vieille ville de Nice pour aller nettoyer des pots de peintures par tous les temps, fier de ramener sa maigre paye à son père.

Pierre et Jacques avaient une grande sœur, Marcelle, surnommée « Mitsou ». Elle vint s'installer à Nice en 1928, en compagnie de son mari monsieur Louis Le Chat, pour tenir un hôtel attenant au *Régina* dans le quartier chic de Cimiez. Léon Espérance y descendait régulièrement, pour peindre auprès de Matisse qui habitait ce même quartier. Pendant la seconde guerre mondiale, Mitsou préféra retourner en Normandie, à Urville, vivre dans le château du XVI^{ème} siècle garni de domestiques dont monsieur Le Chat était propriétaire. L'une de ces domestiques, qui devint « tata Minouche », épousa mon oncle José qui avait 20 ans de moins qu'elle. Ce dernier put bénéficier des bonnes attentions de Mitsou, qui retrouvait en lui le fils perdu lors d'une fausse couche et qui portait le même prénom.

À la fin de la guerre, le châtelain monsieur Le Chat disparut mystérieusement. Il se raconte qu'un résistant se serait fait justice. Mitsou ne tarda pas à se remettre en couple avec un domestique du château, Roland, qui avait entre autres qualités celle d'avoir 30 ans de moins. Mitsou mena grande vie entre la Normandie et Nice, puis la voilà un peu moins resplendissante et vieillissante, Roland n'hésitant pas à aller voir ailleurs, rue de France, où travaillaient les travailleuses.

Ainsi, c'est grâce à Marcelle - Mitsou, à qui je dois mon deuxième prénom, que la famille Broquet s'est retrouvée dans le sud de la France, gorgé de chaleur et de lumière. Léon Espérance vint régulièrement y peindre jusqu'en 1935, date de son décès. Il vivait alors avec sa seconde épouse, une jeune bretonne « travailleuse » rencontrée à l'hôtel « Atlantique » à Concarneau, où il descendait souvent depuis Paris pour peindre de belles marines impressionnistes du haut de son chevalet installé sur le sable à marée basse.

La belle Riviera, où j'ai poussé au soleil et où j'ai fait mes premières armes à 14 ans, chanteuse et bassiste dans un groupe de Rock'n roll, puis pour toujours en racontant par le dessin ce que je vois ce que j'entends et plus encore...

Ma meilleure amie depuis maternelle, la très belle Stéphanie, emprunta un autre chemin, s'en allant vers la prostitution puis tout droit vers son overdose avant d'avoir 18 ans. Trop dur de vivre avec un père abusif et une mère destroy.

Peut-être n'était-ce pas une si mauvaise chose, finalement, que de me voir abandonnée par ma mère le jour de mes 12 ans. Après une difficile période de « vaches maigres », et malgré la réussite professionnelle de mon père à la tête d'une entreprise de peinture, mes parents avaient vu leur couple se briser en miettes. Ma mère, la belle métisse réunionnaise, avait du mal à se tenir et lorsqu'elle disparut du domicile, ce fut pour aller retrouver un alcoolique dégénéré qui était l'ami de la famille. Voilà comment les insensées années quatre-vingt ont terrassé ce si beau couple, à grands coups de restaurants, de bouteilles de Champagne, de machines à sous et de paillettes !

Je suis née d'urgence à Cagnes, au bord de mer. Huit mois, c'était déjà trop dans le ventre amer de ma mère, qui s'amusait à sauter depuis la table pour accélérer le processus. Sauvée par des piqûres d'eau de mer dans mon infime derrière d'enfant né avant terme. Ma première bataille pour la survie.

Je ne comprenais pas pourquoi toujours c'était l'apache qui me plaisait dans la cour des potaches, pourquoi cette attirance pour les bagarreurs venus d'ailleurs, moi qui n'aimais rien de ce qui était violence je les trouvais sexy, à mon goût ! C'est ainsi que je me retrouvais à fréquenter les mauvais quartiers, comme le quartier de l'Ariane, mais toujours bien entourée, ouf, il ne m'est jamais rien arrivé de mal. Toute jeune je m'y avançais en toute innocence et fraîcheur, désarçonnant sûrement les plus méfiants ! Sans même vouloir me faire des frayeurs, j'étais bien là, dans la chaleur, où l'on chantait et l'on criait et l'on se battait pour la survie. Peut être était-ce un peu de la guerre de mes grands-pères que je venais butiner ?

Puis il y eut la guerre des repas, bienvenue en anorexie... Peut-être à la vue d'une mère qui s'est totalement laissée aller, à manger grassement au restaurant et faisant par ailleurs toutes sortes de régimes dingos. Là aussi, j'étais dans ma bulle, confinée... Je fis alors un choix, auquel je restai fidèle durant toute ma vie et même durant la maladie, un vilain cancer : le choix de prendre le temps et de laisser les choses arriver d'elles mêmes. Faire confiance

à « Fo » qui me guiderait, qui m'accompagne et que je transmets à qui veut bien le recevoir. Car cette force morale et protectrice est aussi un don de soi.

Merci infiniment à mes aïeux de m'avoir transmis « Fo » pour de vrai. Merci Léon Espérance, merci Jacques qui durant ces guerres atroces luttèrent pour sauver leur vie et celle des autres, merci Jean-Claude, mon père, qui s'arracha à la misère et m'éleva seul avec mon frère ! Les « der des der » n'en finissent jamais hélas, à présent la guerre contre le virus, nouvelle peste invisible mais des plus angoissantes. Elle nous rappelle le fléau de la grippe espagnole qui suivit la Grande guerre et fit davantage de victimes, dont mon arrière grand-mère Louise Eugénie, épouse de Léon Espérance, décédée à l'âge que j'ai aujourd'hui.

Ce virus qui nous tient confinés, chacun auprès des siens, a pourtant de quoi faire rejaillir les sentiments d'avant la société de consommation, qui nous a déjà bien trop consommé le cerveau... Un stop nécessaire, permettant à chacun d'aller chercher le meilleur de lui même, ou pas ! Libre à chacun de développer des ressources restées inconnues... Et si nos enfants, grâce à leur lucidité géniale, devenaient nos meilleurs parents, permettant de retrouver le droit chemin du bon sens ? Voici peut-être venir le temps de l'île aux enfants... Et si l'on laissait la nature reprendre sa place, comme avant, lorsque le monde était viable et respirable ?

Cette période de pause dans la vie ordinaire permet aussi de renouer avec sa famille plus lointaine, comme je l'ai fait avec mes deux tantes les plus âgées, Arlette et Pierrette, filles de Jacques et de son frère Pierre. Au téléphone, elles me racontent un peu de l'histoire de la famille, redonnons la parole aux aînés ! C'est cette histoire des Broquet que je veux vous raconter, celle aussi de notre beau pays avec ses fractures sociales et ses familles incohérentes. Pas besoin de lire Bourdieu pour comprendre que l'on peut être riche et malheureux autant que pauvre et heureux ! L'important est d'être au-dessus de tout, toujours sur son arbre à méditer tout doux...

« Laisse chaque chose prendre sa place : laisse chacune de tes affaires prendre son temps ».

Benjamin Franklin